

LES ANNONCES SONT REÇUES :
A MARSEILLE : Chez M. G. Allard,
rue Pavillon, 31 et dans nos bureaux,
France et Colonies...
ABONNEMENTS :
B.-du-Rh. et départ. 3 mois 6 mois 1 an
France et Colonies...
Les abonnements partent du 1^{er}
et du 15 de chaque mois

Le Petit Provençal

JOURNAL QUOTIDIEN D'UNION NATIONALE

Lundi 12 Août 1918
RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
75, rue de la Darse, 75
MARSEILLE
Téléph. Direction 2-90 - Rédaction 2-72 33-50
Bureaux à Paris : 10, rue de la Courbe
43^e ANNÉE - 10 cent. - N° 45.163

Le Proscrit

M. Malvy vient de quitter le territoire de la République française d'où il est banni pour cinq ans sur l'ordre du Procureur du Roy. Dans la lettre très digne et très émouvante qu'il a adressée au président de la Chambre avant son départ, le condamné de la Haute-Cour d'injustice se déclare « proscrit par un jugement qui est à la fois une atteinte à la Constitution, aux lois et au droit sacré de la défense ». Ce banni, en effet, est en réalité un proscrit, car la condamnation qui l'a frappé ne vaut ni légalement ni moralement. « Il y a chose jugée », dira-t-on. En fait, cette prétendue chose jugée n'est que le résultat d'une misérable machination politique. Le pseudo-arresté a été rendu non pas par des juges dignes de ce nom, mais par une coalition de politiciens haineux ou desseins trop empressés à servir les auteurs d'une faction capable de tout pour déshonorer le parti républicain et pour abattre le régime. Qu'il ait momentanément force de loi, soit ! Mais s'il est appliqué, il n'est pas respecté, parce qu'il n'est pas respectable.

De tous les milieux démocratiques et populaires on voit s'élever depuis quelques jours d'innombrables protestations contre l'infamie qui a été commise au Luxembourg. Les républicains de notre région n'ont pas manqué de s'associer à ces protestations indignées et nous serions, à toutes les lettres qui nous arrivent, que les colères ont peine à se contenir. On est véritablement stupéfait de constater que nous en sommes arrivés

à. « Pour qu'ils aient osé une pareille provocation, il faut que décidément les réactionnaires soient les autres. Comment une telle chose a-t-elle pu se produire ? Et où allons-nous ? Voilà ce que disent nos amis attristés autant que révoltés. Ils ont cent fois raison. Mais ils feront bien de dire cela aussi à leurs élus, lesquels continuent de dormir tandis que nos adversaires politiques agissent.

Cependant, on nous objecte qu'il y a la guerre. Oui, il y a la guerre et elle devrait en effet imposer silence aux polémiques des partis. Mais est-ce que la guerre a empêché les Camelots du Roy et leurs complices avoués ou honteux de manigancer leur sale besogne politique ? Est-ce qu'elle a empêché le parti de l'outrage et de la calomnie de faire dévaler ses flots de boue et d'ordure pour ruiner moralement la République et attendant de la renverser ? Les républicains n'oublient pas qu'il y a la guerre et ils demandent aujourd'hui, comme ils l'ont fait depuis quatre ans, que toutes les ressources avec toutes les énergies de la nation soient appliquées à forcer la victoire. Mais il y en a beaucoup parmi eux qui ne se résignent pas à subir éternellement l'exploitation du patriotisme et de l'union sacrée au profit de bas intérêts politiques de la réaction. Ceux-là n'admettent pas que la démocratie soit livrée par lâcheté aux pires ennemis du régime. Et quand ils voient un ancien ministre de la République proscrit sur les arrogantes injonctions du Procureur du Roy, ils considèrent comme une obligation d'honneur de dire : « Nous protestons et nous en avons assez ! »

CAMILLE FERDY.

AVEC L'ARMÉE BRITANNIQUE DANS LA BATAILLE

(De notre envoyé spécial)

Front britannique, 10 Août.
Je viens d'assister au déclanchement de l'offensive que l'armée britannique, en liaison avec la 1^{re} armée française, vient de prononcer à l'est et au sud-est d'Amiens. Nous fûmes informés de l'« affaire » la veille et nous avons roulé toute la nuit sur les routes où, méthodiquement, dans l'ordre et le calme le plus parfait, les troupes de réserve et le formidable matériel glissaient vers le champ de bataille.

À 4 heures 15, exactement, alors que nous arrivions dans un petit bois dont les premières feuilles d'automne commencent à précéder les arbres et que les tanks, dans un roulement infernal rampaient près de nous, la première détonation s'est déclanchée, déchirant de ses mille tonnerres la sérénité nocturne jusque-là parfaite.

Nul mot, nulle expression, aucune image ne saurait rendre l'impression que l'on éprouve quand on se trouve brusquement en cet enfer. A quelques pas de nous, à droite, à gauche, devant, derrière, les gros mortiers, les énormes canons paraffés, jetant un formidable jet de flammes qui éclairait, ainsi que des titans, le feu d'une forge surhumaine, la silhouette impassible des artilleurs aux gestes précis.

Une tasse de thé. Une heure à peine après l'attaque les lignes téléphoniques sont en place. A travers champs, dans un brouillard fait de trous d'obus, nous poussons jusqu'à la ligne de départ britannique ; puis, traversant le no man's land, nous arrivons tandis que s'allonge le tir des batteries britanniques, jusqu'aux tranchées boches évacuées depuis une heure à peine et... dans quel état !

La canonnade continue toujours aussi formidable. Il faut avoir le cœur solide pour tenir dans un pareil enfer ; et j'admire cet artilleur superbe, bras nus et cuir trempé, qui, à chaque coup de sa pièce sur le talus de la route, injective le boche avec un visage réjoui qui fait pouffer ses camarades.

Les artilleurs boches commencent à réagir. Quelques obus tombent à 200 mètres de leur ancienne ligne, mais pas même dans la proportion de un pour mille. Les artilleurs britanniques ont fait « de la belle ouvrage ».

LA GUERRE

L'avance des troupes alliées continue sur tout le front

Les Canadiens ont pris Chaules. -- Les Allemands évacuent Lassigny

Paris, 11 Août.
M. Clemenceau est allé aujourd'hui à Montdidier ; le président du conseil est accompagné de M. Klotz qui, on le sait, est député de la ville si brillamment reconquise hier.

LA SITUATION

— De notre correspondant particulier —
Paris, 11 Août.
Soixante mille prisonniers, 900 canons capturés, voilà grosso modo le bilan des victoires des Alliés dans le Tardenois et jusque dans le Santerre. Il est évident qu'après tout cet effort on se trouve dans un état définitif, puisque notre marche en avant dans la



poche de Montdidier reconquise n'en est encore qu'à la période d'épuisement, et que celle-ci n'a pas encore donné tous les fruits que nous nous attendons à voir en espérer et que nous nous prodigions sans nous l'avoir promis.

Le 8 au soir, en effet, le front allié avait progressé sur 30 kilomètres de 6 à 12 kilomètres de profondeur. Le 9, son développement mesuré sur le front s'élevait à 35 kilomètres, mais il s'approfondissait à 12 kilomètres sur presque tout son développement. Le 10 au soir, il atteignait 60 kilomètres et il a avancé de 22 kilomètres sur la route d'Amiens à Noyon par Roye, et de 10 kilomètres sur celle de Montdidier à Ham, repaire de Bernin, par Roye et de Nesle.

Le communiqué de 14 heures nous permet d'ajouter encore à ces heureux résultats qui effacent non seulement les gains des Allemands dans leur offensive du 21 mars, mais encore celle du 9 juin sur Compiègne, Reims, Soissons, Reims-sur-Matz, Conchy-les-Pots, La Neuville, Ressons, Elnoncourt, signifiés par le communiqué de samedi, 23 heures. La Borière, Gurje, Moreuil, Lamotte, Chevincourt, que nous comptons d'aujourd'hui 14 heures, nous avaient été décapés à ce moment.

conséquence de jeter la confusion dans les rangs ennemis, dont la retraite, qui s'accomplit partout dans une confusion extrême, s'est sur certains points changée en déroute. Ils ont contraint en outre l'armée de von Quast à un mouvement de recul de très grande envergure sur la Lys.

Ceci indique bien que l'ennemi se sent menacé d'un désastre. Il fait pour l'instant des efforts prodigieux et des sacrifices considérables et infiniment douloureux pour l'amour-propre de ses états-majors.

SUR NOTRE FRONT

La Bataille de la Somme

Communiqué officiel anglais
11 Août (après-midi).
Par une heureuse opération menée pendant la nuit, nous avons avancé notre ligne au nord de la Somme, sur les hauteurs entre Einhem et Dernancourt.

Au sud de la rivière, des combats locaux ont eu lieu sur différents points. Les troupes françaises ont fait de nouveaux progrès le long de la rive sud de l'Avre et ont atteint les lisières de l'échelle Saint-Aubin.

De bonne heure, ce matin, l'ennemi a lancé une attaque locale contre nos positions au nord du Kemmel.

L'attaque a été repoussée après une lutte acharnée. L'ennemi a laissé des prisonniers entre nos mains.

Des patrouilles ennemies ont été repoussées au nord de la Scarpe. Nous avons légèrement amélioré nos positions à l'est de Robecq.

Foch n'a pas dit le dernier mot

Paris, 11 Août.
La victoire continue à nous sourire. En élargissant nos gains, nous avons progressé de plus de dix kilomètres en profondeur devant Montdidier. Nous continuons à faire des prisonniers qui sont évacués jusqu'à 35.000, dont plusieurs milliers d'officiers. Nous sommes emparés en outre d'un butin important d'artillerie.

Les Canadiens occupent Chaules

Paris, 11 Août.
Les troupes britanniques, devant la forte résistance de l'ennemi, ont progressé moins rapidement que les troupes françaises, mais sont parvenues à avancer sérieusement vers Chaules, que les Canadiens occupent maintenant.

Lassigny va être évacué

Paris, 11 Août.
Nos troupes, écrit l'Intransigeant, sont à quelques kilomètres de Lassigny. Les Allemands offrent devant la ville une résistance assez vive. Leurs évacuations entre Lassigny et Roye sont difficiles ; aussi, ont-ils certainement donné à leurs troupes l'ordre de tenir jusqu'à la dernière extrémité. On s'attend à une résistance sérieuse, mais l'avance continue. Quelques réactions ennemies se sont produites pour gagner du temps, notamment vers Libons.

Sur la partie du front la plus rapprochée de Paris, dit d'autre part l'Heure, nous avons victorieusement fait reculer l'ennemi. Il s'ensuit que la situation du général Gon-

lart, à l'ailé droite de l'armée de Hutier, est on ne peut plus précaire à Lassigny, dont l'évacuation est imminente plus qu'ajournée.

La résistance de l'ennemi devant Roye

Paris, 11 Août.
Suivant le Temps, dans la région qui s'étend de l'Avre à la Somme et principalement à l'ouest de la route Roye-Chaules, l'ennemi a fortement réagi. Il a lancé de puissantes contre-attaques contre nos alliés britanniques, reprenant un peu de terrain.

Comment fut exécutée notre manœuvre victorieuse

Paris, 11 Août.
Du commandant de Clivieux dans le Matin :
La troisième armée française du général Humbert, qui prolongeait nos opérations jusqu'à l'Oise, est aujourd'hui à son tour entrée en action. Elle a attaqué de front et culbuté en quelques heures les forces principales de von Hutier déployées devant elle sur ses communications. C'est là une manœuvre de champ de bataille remarquablement articulée et dont la maîtrise laisse à désirer.

Le maréchal Foch déclanche l'événement à la minute exacte ou son apparition dans la recherche de la rupture d'équilibre était déjà devenue presque inévitable. Cette précision dans la manœuvre donne la mesure de la distance qui, dans l'échelle des valeurs, sépare de ses adversaires les généraux de l'Armée de l'Est. Les troupes ont surpris du Chemin-des-Dames, attendu douze jours pour faire intervenir l'armée de von Hutier et celle-ci eut son mouvement tenté au moment où celui de von Boehm agonisait. Le même kronprinz, le 15 juillet, lança ses troupes étourdiement par delà la Marne, avant de connaître le résultat de son attaque en Champagne, pour tenter d'essayer. Ainsi il développa sa manœuvre extérieure dans le premier cas trop tard, et dans le second trop tôt.

Le maréchal Foch, au contraire, avec une admirable lucidité, sait appliquer cette maxime napoléonienne qu'à la guerre il n'y a qu'un moment favorable et que le grand talent est de le bien saisir. Nous en avons aujourd'hui, entre l'Avre et l'Oise, une preuve nouvelle par la magnifique victoire succédant à celle d'hier entre l'Aisne et la Marne. Aussi la retraite allemande dénoncée-elle déstabilisatrice. Toutes les voies principales de cette retraite sont dominées par le canon des Alliés ou même atteintes par leurs éléments légers, dans le désordre et la confusion, arrivés devant la poursuite ardente de nos soldats se précipitent sur les rares chemins encore libres vers les directions de la Somme.

La rapidité de l'avance des Alliés

Paris, 11 Août.
Henry Bidon écrit dans le Journal :
Des deux côtés de la route de Roye, au nord de la route, Le Quessoy est conquis dès la nuit du 8 au 9 ; le 9, Meharcourt, Ronvoy et Fôles sont pris ; le 10, le front de l'ennemi était enlevé à la gauche et Le Quessoy à la droite. Dans la matinée, on se battait encore à la mitrailleuse dans ce village. Au Sud de la route, l'armée Debene avait enlevé le 9 Hangest et Arvillers ; le 10, elle occupait Andechy et Villers-les-Roye ; or, ce village se trouve à une petite lieue de Roye. On peut donc admettre que, dans la journée du 10, la tranchée gauche de la tenaille avait serré jusqu'au point où l'étranglement de la poche allemande devait se faire. Or, le même jour, la branche droite commençait à serrer.

L'heure où cette dépêche est écrite, les Français, de ce côté, marchent face au Nord, ont atteint le front Orville-Ressons-Margny. De progressant d'environ quatre kilomètres, de l'endroit où l'armée Debene est arrivée, à Villers-les-Roye, jusqu'à l'endroit où l'armée Humbert est arrivée à Orville, il y a quatre kilomètres. C'est par ce couloir, sur lequel les deux artilleries moyennes se croisent aisément, que les Allemands doivent opérer l'évacuation de la poche de Montdidier, située à douze ou treize kilomètres dans l'arrière.

Vers un grand engagement

Paris, 11 Août.
Nos escadrons de reconnaissance si vaillamment signalés, accourant à marches forcées de Cambrai, de Péronne, de Saint-Quentin, de fortes colonnes qui passent partout la Somme. Il apparaît que l'ennemi risquera face aux armées franco-britanniques victorieuses non plus une bataille d'avant-garde, mais un violent retour offensif pour retarder la chute de Roye et de Chaules.

Les exploits des Canadiens

Londres, 11 Août.
Sir Edward Kemp, ministre canadien de la milice, interviewé par un rédacteur de l'Agence Reuters, a dit :
Les exploits des Canadiens, au cours de l'offensive actuelle, sont les plus beaux de l'histoire. Les corps canadiens ont progressé

de douze milles le 8 et le 9 août. La longueur de leur front d'attaque, le matin du 8 août, était de sept mille cinq cents yards. Ils ont fait sept mille prisonniers et pris plus de cent canons, enfin leurs pertes sont modérées.

Les Allemands perdent de la déroute

Paris, 11 Août.
Les journaux de ce matin confirment que le mouvement de recul des Allemands sur la Lys est de très grande envergure. Des informations de la dernière minute montrent que les Allemands font, à l'heure actuelle, des efforts prodigieux pour éviter une catastrophe ; mais ces nouvelles soulignent que tout va toujours très bien. L'ennemi évacue de nouvelles localités.

Que va faire Ludendorff ?

Paris, 11 Août.
Ludendorff va-t-il essayer de fixer sa retraite et de défendre avec ses divisions regroupées en hâte une ligne approximativement droite couvrant le terrain de Roye, de Somme, de Chaules, de Roye, de Lassigny et rejoignant l'Oise au sud de Noyon, ou bien va-t-il faire sur cette ligne un arrêt temporaire jusqu'à ce qu'il ait achevé l'évacuation de ses gros canons et l'organisation d'un front de résistance plus à l'est. Quels que soient ses projets, la réalisation ne dépend pas de lui seul. Il lui faut compter avec les soldats français, britanniques et américains.

L'impression en Allemagne

Amsterdam, 11 Août.
Le communiqué allemand de jeudi soir a causé une profonde impression dans toute l'Allemagne et l'aveu que l'ennemi a pénétré dans les lignes allemandes a provoqué un sentiment de dépression.

Les critiques militaires s'abstiennent de tous commentaires. A Berlin, on attend avec anxiété les nouvelles. Beaucoup attendent avec espoir que la retraite se poursuive jusqu'à la ligne de la Meuse et de la Moselle, où les Allemands espèrent établir leurs quartiers d'hiver.

Nos avions dans la bataille

Paris, 11 Août. (Officiel).
L'aviation française a, hier encore, participé à la bataille, en liaison intime avec l'infanterie. Elle a notamment effectué par nos fantassins et harcelés les avions ennemis et les avions de reconnaissance. Malgré des conditions atmosphériques peu favorables, nos escadrons ont livré de nombreux combats, au cours desquels quatre avions ennemis ont été abattus ou sont tombés désemparés et neuf ballons captifs incendiés.

Nos formations de bombardement de jour ont lancé plus de vingt-cinq tonnes de projectiles sur les troupes et les rassemblements de la vallée de l'Avre et de la zone de bataille, ainsi que sur les gares de l'arrière-front.

Notre aviation de bombardement de nuit a, elle aussi, jeté près de dix-sept tonnes sur les gares de Ham, Tergnier, Nesle, Hombleux et sur de nombreux villages, provoquant des incendies et des explosions.

Dans les Flandres

Paris, 11 Août.
Communiqué officiel belge
Pendant la nuit du 8 au 9 août, une reconnaissance ennemie a été repoussée par le feu devant Asonghien. Batailles aériennes d'artillerie sur le front et les arrières pendant la journée du 9. Au cours de la nuit du 9 au 10, nos troupes ont rencontré vers Mieuwendamme et en avant des tranchées de Bevelghem, une autre reconnaissance allemande a été repoussée par nos feux au sud de Dixmude.

La Bataille de la Marne

Les Américains battent les Boches sur la Vesle
Paris, 11 Août.
Don Martin, correspondant du New-York Herald auprès des armées américaines, télégraphie le 10 août :
Les Allemands ont contre-attaqué trois fois hier soir et aujourd'hui, le long de la Vesle, dans les environs de Fumay, vers Kippe, ils ont repoussés chaque fois. La dernière attaque, les Allemands furent non seulement repoussés, mais complètement battus. Les Américains firent de nombreux prisonniers. Les Allemands se préparent à évacuer la Vesle, mais une vigoureuse résistance au nord de la Vesle, néanmoins l'opinion courante est que les Allemands ont l'intention de se retirer sur la Vesle lorsque la pression des Français et des Américains deviendra plus forte.

Deux soldats français qui furent pris par les Allemands le 27 mai, se sont échappés et ont entré hier dans la ville de Kippe. Ils ont donné des renseignements intéressants sur la façon dont ils avaient été traités et sur la situation générale chez les Allemands. On les avait obligés à travailler vers l'est, ce qu'ils ne purent pas tenir debout et avec peine assés de nourriture pour tenir l'âme au corps. Chaque jour un prisonnier allemand meurt de faim. Les Allemands ont des balons pour la moindre infraction au régime.

La ration des soldats allemands a été diminuée, afin de pouvoir envoyer des vivres en Autriche où disent les rapports, les vivres ne sont pas abondants. Les Allemands ont fait entendre des murmures sinistres. Un des soldats croque par des Français et allemands, depuis le commencement de la grande offensive allemande du 14 juillet,

— Je crois qu'il a servi.
— Dans quelle arme ?
— Dans l'infanterie.
— Vous, vous n'êtes pas son confesseur ?
— Non, monsieur ; je le crois luthérien.
— Comment, luthérien ?
— Je le dis que je crois ; j'affirme pas. D'ailleurs, je croyais la liberté des cultes établie en France.

— Sans doute, aussi n'est-ce point de ses croyances que nous nous occupons en ce moment, c'est de ses actions. Les Allemands, le préfet de police, je vous somme de dire ce que vous savez.

— Il passe pour un homme fort charitable. Notre saint-père le pape Jean dit chevalier du Christ, faveur qu'il n'accorde qu'à ceux qui ont prouvé les services éminents qu'il a rendus à son pays. Mais on dit que les services rendus ainsi aux princes ou aux Etats.

— Et il les porte ?
— Non, mais il en est fier ; il dit qu'il aime mieux les récompenses accordées aux bienfaiteurs de l'humanité que celles accordées aux destructeurs des hommes.

— C'est donc un quelconque que cet homme-là ?
— Justement, pour être comte. En Italie, on ne connaît-on des amis ?
— Oui, mais il a pour amis tous ceux qui le connaissent.

ALEXANDRE DUMAS
(La suite à demain.)
Voir le film Monte-Cristo dans les Cinémas passant les vres Pathé frères.

Feuilleton du Petit Provençal du 12 Août.
— 213 —
LE COMTE DE MONTE-CRISTO
QUATRIÈME PARTIE
— Je ne pourrais pas me contenter de cette réponse, dit le visiteur, car je viens de la part d'une personne pour laquelle on est toujours chez soi. Mais veuillez remettre à l'abbé Busoni.
— Je vous ai déjà dit qu'il n'y était pas, répéta le valet.
— Alors quand il sera rentré, remettez-lui cette carte et ce papier cacheté. Ce soir, à huit heures, M. l'abbé sera-t-il chez lui ?
— Oh ! sans faute, monsieur, à moins que M. l'abbé ne travaille, et alors c'est comme s'il était sorti.
— Je reviendrai donc ce soir à l'heure convenue, reprit le visiteur.
— Et il se retira.
— En effet, à l'heure indiquée, le même homme revint dans la même voiture, qu'il cette fois, au lieu de s'arrêter au col de la

Tue Férou, s'arrêta devant la porte verte. Il frappa, on lui ouvrit et il entra.
— Au signe de respect dont le valet fut prodigue envers lui, il comprit que sa lettre avait fait l'effet désiré.
— Oui, il travaillait dans sa bibliothèque ; mais il attend monsieur, répondit le serviteur. L'étranger monta un escalier assez rude, et devant une table dont la superficie était inondée de la lumière que concentraient un vaste abat-jour, tandis que le reste de l'appartement était dans l'ombre, il aperçut l'abbé, en habit ecclésiastique, la tête couverte de ces coqueluchons sous lesquels s'enveloppaient les crânes des savants en us du moyen âge.
— C'est à monsieur Busoni que j'ai l'honneur de parler ? demanda le visiteur.
— Oui, monsieur, répondit l'abbé, et vous êtes la personne que M. de Boville, ancien intendant des prisons, m'envoie de la part de M. le préfet de police ?
— Justement, monsieur.
— Un des agents proposés à la sûreté de Paris ?
— Oui, monsieur, répondit l'étranger avec une espèce d'hésitation, et surtout un peu de rougissement.
— L'abbé rajusta les grandes lunettes qui lui couvraient non seulement les yeux, mais encore les tempes et, se rassurant, fit signe au visiteur de s'asseoir à son tour.
— Je vous écoute, monsieur, dit l'abbé avec un accent italien des plus prononcés.
— La mission dont je me suis chargé, monsieur, reprit le visiteur, en passant sur chacune de ses paroles, comme si elles avaient peine à sortir, est une mission de confiance

pour celui qui la remplit et pour celui près duquel on la remplit.
L'abbé s'inclina.
— Monsieur l'abbé, est si connu de M. le préfet de police, qu'il veut savoir de vous, comme magistrat, une chose qui intéresse cette sûreté publique sur laquelle je vous suis dévoué. Nous espérons donc, monsieur l'abbé, qu'il n'y aura ni liens d'amitié ni considération humaine qui puissent vous engager à déguiser la vérité à la justice.
— Pourvu, monsieur, que les choses qu'il vous importe de savoir ne touchent en rien aux scrupules de ma conscience. Je suis prêt, monsieur, et les secrets de la confession, par exemple, doivent rester entre moi et la justice de Dieu, et non entre moi et la justice humaine.
— Oh ! soyez tranquille, monsieur l'abbé, dit l'étranger, dans tous les cas nous mettrons votre conscience à couvert.
— L'abbé, en levant le nez de son côté sur l'abat-jour, leva le même abat-jour du côté opposé, de sorte que, tout en éclairant en plein le visage de l'étranger, le sien restait toujours dans l'ombre.
— Pardon, monsieur l'abbé, dit l'envoyé de M. le préfet de police, mais cette lumière me fatigue horriblement la vue.
— L'abbé baissa le carton vert.
— Maintenant, monsieur, je vous écoute, parlez.
— J'arrive au fait. Vous connaissez M. le comte de Monte-Cristo ?
— Vous voulez parler de M. Zaccane, je présume ?
— Zaccane !... Ne s'appelle-t-il donc pas Monte-Cristo ?

— Mais ces richesses qui sont immenses à ce qu'on dit toujours.
— Oh ! quant à cela, répondit l'abbé, immense, c'est le mot.
— Combien croyez-vous qu'il possède, vous qui le connaissez ?
— Absolument le même.
— Parlez de M. Zaccane.
— Soit.
— Je vous demandais si vous le connaissiez ?
— Beaucoup.
— C'est-il ?
— C'est le fils d'un riche armateur de Malte.
— Oui, je le sais bien, c'est ce qu'on dit ; mais, comme vous le comprenez, la police ne peut pas se contenter d'un on dit.
— Cependant, reprit l'abbé avec un sourire tout affable, quand est-on dit est la vérité, il faut bien que tout le monde s'en contente, et que la police fasse comme tout le monde.
— Mais vous êtes sûr de ce que vous dites ?
— Comment ! si j'en suis sûr !
— Remarquez, monsieur, que je ne suis suspecte en aucune façon votre bonne foi. Je vous dit : êtes-vous sûr ?
— Ecoutez, j'ai connu M. Zaccane le père.
— Ah ! ah !
— Oui, et tout enfant, j'ai joué dix fois avec son fils dans les chantiers de construction.
— Mais cependant ce titre de comte ?
— Vous savez, cela s'achète.
— En Italie ?
— Partout.

— Mais ces richesses qui sont immenses à ce qu'on dit toujours.
— Oh ! quant à cela, répondit l'abbé, immense, c'est le mot.
— Combien croyez-vous qu'il possède, vous qui le connaissez ?
— Absolument le même.
— Parlez de M. Zaccane.
— Soit.
— Je vous demandais si vous le connaissiez ?
— Beaucoup.
— C'est-il ?
— C'est le fils d'un riche armateur de Malte.
— Oui, je le sais bien, c'est ce qu'on dit ; mais, comme vous le comprenez, la police ne peut pas se contenter d'un on dit.
— Cependant, reprit l'abbé avec un sourire tout affable, quand est-on dit est la vérité, il faut bien que tout le monde s'en contente, et que la police fasse comme tout le monde.
— Mais vous êtes sûr de ce que vous dites ?
— Comment ! si j'en suis sûr !
— Remarquez, monsieur, que je ne suis suspecte en aucune façon votre bonne foi. Je vous dit : êtes-vous sûr ?
— Ecoutez, j'ai connu M. Zaccane le père.
— Ah ! ah !
— Oui, et tout enfant, j'ai joué dix fois avec son fils dans les chantiers de construction.
— Mais cependant ce titre de comte ?
— Vous savez, cela s'achète.
— En Italie ?
— Partout.

— Mais ces richesses qui sont immenses à ce qu'on dit toujours.
— Oh ! quant à cela, répondit l'abbé, immense, c'est le mot.
— Combien croyez-vous qu'il possède, vous qui le connaissez ?
— Absolument le même.
— Parlez de M. Zaccane.
— Soit.
— Je vous demandais si vous le connaissiez ?
— Beaucoup.
— C'est-il ?
— C'est le fils d'un riche armateur de Malte.
— Oui, je le sais bien, c'est ce qu'on dit ; mais, comme vous le comprenez, la police ne peut pas se contenter d'un on dit.
— Cependant, reprit l'abbé avec un sourire tout affable, quand est-on dit est la vérité, il faut bien que tout le monde s'en contente, et que la police fasse comme tout le monde.
— Mais vous êtes sûr de ce que vous dites ?
— Comment ! si j'en suis sûr !
— Remarquez, monsieur, que je ne suis suspecte en aucune façon votre bonne foi. Je vous dit : êtes-vous sûr ?
— Ecoutez, j'ai connu M. Zaccane le père.
— Ah ! ah !
— Oui, et tout enfant, j'ai joué dix fois avec son fils dans les chantiers de construction.
— Mais cependant ce titre de comte ?
— Vous savez, cela s'achète.
— En Italie ?
— Partout.

